

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Marisol

Robert Mélançon

Volume 24, numéro 3 (141), mai-juin 1982

Faut voir ça?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mélançon, R. (1982). Marisol. *Liberté*, 24(3), 50-58.

ROBERT MÉLANÇON

Marisol

TVA

Lundi 19h30

1 600 000 spectateurs

femmes : 850 000

hommes : 500 000

adolescents: 250 000

Deux ou trois choses que je sais d'elle

- L'ABONNÉ: Elle?
- MOI: *Marisol*.
- A.: Mari — quoi?
- M.: *Marisol*: Ma-ri-sol. On voit que vous êtes un intellectuel bourgeois!
- A.: Comment?
- M.: C'est pourtant clair: un million six cent mille personnes...
- A.: Quel rapport?
- M.: Mais laissez-moi finir. Je disais donc que plus d'un million de personnes écoutent *Marisol* chaque lundi soir.
- A.: Ah! c'est une émission de télévision. Il fallait le dire. C'est un jeu questionnaire sur les voyages dans le sud?
- M.: Pas précisément. Il n'y a que des réponses.
- A.: Hein?
- M.: C'est un téléroman.
- A.: Racontez-moi ça.

- M.: L'héroïne, Marisol O'Brien, née Bouchard...
- A.: Je vois, c'est l'histoire d'une ascension sociale.
- M.: Si vous y tenez. Mais ça ne fait que commencer, je crois. Marisol, donc, est une jeune veuve...
- A.: Jolie?
- M.: Je suppose, les hommes tournent autour comme des mouches.
- A.: Comment, je suppose? Vous regardez cette émission, oui ou non?
- M.: Oui, mais sur un vieux Panasonic noir et blanc de douze pouces.
- A.: Tiens, vous êtes aussi un intellectuel. Un téléviseur noir et blanc de douze pouces: c'est le comble du snobisme! Je vous vois d'ici écouter *Apostrophes* en noir et blanc.
- M.: Ne vous fatiguez pas, je n'ai pas le câble.
- A.: Mon Dieu, êtes-vous si pauvre ou si pingre? Vous n'allez quand même pas me faire croire que c'est par goût.
- M.: Mais si, mais si. Vous auriez dû voir la tête du type qui me proposait l'autre jour de me l'installer pour un mois d'essai *gratis* quand je lui ai dit non. Il n'en revenait pas. J'ai l'impression qu'il m'a pris pour un martien.
- A.: Mais non, voyons! Rien que pour un toqué, ou un poseur. Je me méfierais si j'étais vous: il vous a peut-être dénoncé à la GRC.
- M.: Vous croyez?
- A.: C'est que c'est subversif, très subversif de tenir à ce point à rester en marge...
- M.: Je pourrais répondre que je suis un nationaliste canadien.

- A.: Un quoi?
- M.: Un nationaliste canadien: je lutte contre le dumping culturel américain.
- A.: Mouais. Ça n'est pas très convaincant. Vous êtes abonné à *Time* et à la *New York Review of Books* que je sache.
- M.: Bon, bon. Si nous revenions à *Marisol*?
- A.: Au fait, c'est à quel poste?
- M.: Au dix.
- A.: Le dix en noir et blanc, ça ne doit pas être rose!
- M.: Vous savez, c'est quand même pastel...
- A.: Je ne vous suis pas bien.
- M.: Ce n'est pourtant pas compliqué!
- A.: Si vous ne voulez pas vous expliquer...
- M.: Ne vous vexez pas. *Marisol*, donc, est une jeune veuve... J'y pense, elle est peut-être plutôt divorcée...
- A.: Ça n'est pas tout à fait la même chose.
- M.: Je n'écoute cette émission que depuis peu. De toutes façons, je crois que cela revient au même: l'essentiel est qu'elle vive seule avec son fils Thierry, qui doit avoir douze ans à peu près.
- A.: Famille monoparentale, je vois ce que c'est: une émission féministe.
- M.: Pas vraiment. Le générique évoque l'affiche de *Kramer contre Kramer*. Enfin, comment dire? Sûrement pas féministe pure et dure. La grande affaire pour *Marisol*, c'est qu'elle se fait faire la cour par un comte espagnol.
- A.: On ne se refuse plus rien au dix!
- M.: Et elle lui tient la dragée haute à son comte.
- A.: C'est bien ce que je disais: féministe.

- M.: Si vous y tenez. Le mieux, c'est qu'il en est amoureux fou, à l'ancienne mode, avec fleurs, pleurs, vapeurs, tout le tremblement.
- A.: Vous êtes cynique.
- M.: Au contraire, j'aime. Enfin, pas vraiment, pas de cette façon caricaturale... Mais laissons mes sentiments. Le comte a fait le voyage de Barcelone à Montréal, et en plein hiver...
- A.: C'est ce qu'on appelle être amoureux!
- M.: ... rien que pour la revoir, et il patiente, pas vraiment, il s'impatiente parce qu'elle refuse de le recevoir.
- A.: Pourquoi? Il est si laid que ça?
- M.: Pas du tout. Plutôt beau, coiffé, rasé, cravaté, élégant, poli, riche.
- A.: Evidemment, elle est sans doute inconsolable d'avoir perdu son mari.
- M.: Je ne crois pas. J'ai cru comprendre qu'il avait été tout ce qu'il y a de plus désagréable, ivrogne, joueur...
- A.: Vous me faites languir. Elle aime quelqu'un d'autre?
- M.: Non, non. Elle ne pense qu'à son Juan.
- A.: Juan?
- M.: Oui. Le comte espagnol. Ils ont fait un voyage ensemble à Barcelone, et il semble qu'elle ait été reçue plutôt fraîchement par la famille.
- A.: Je vois: la vieille Europe aristocratique... Mais si ce Juan traverse l'Atlantique pour elle, elle pourrait accepter de le rencontrer au moins une fois. Un comte espagnol, ça ne court pas les rues!
- M.: C'est ce que tout le monde lui dit: ses amis,

- son frère, son oncle, sa mère surtout...
- A.: Monsieur le comte doit flatter son snobisme. Elle est d'Outremont?
- M.: Non. Vous n'y êtes pas. Même pas de NDG. Madame Bouchard mère et plutôt du genre maman Plouffe délurée, grosse, petite, toujours en robe de coton imprimé à manches courtes, roulant les «r», diphtonguant comme dans le théâtre québécois d'avant-garde, avec des «a» de baryton...
- A.: ... Trop nature pour être snob.
- M.: Oui, c'est à peu près cela: trop nature, comme du Michel Tremblay interprété par Gilles Latulippe.
- A.: Marisol lui ressemble?
- M.: A Gilles Latulippe?
- A.: Mais non! A sa mère.
- M.: Pas précisément. Elle tient plutôt de Marc-Antoine.
- A.: C'est clair: la fille peut être aimée par un comte espagnol parce que son père porte un nom de général romain.
- M.: Vous n'y êtes pas. Marc-Antoine, c'est l'oncle. Mais cela ne fait rien: il doit y avoir des gènes latéraux.
- A.: Mouais...
- M.: Disons que son oncle est de la famille.
- A.: Non? Vous m'en direz tant!
- M.: Bon, ça va, vous me narguez à peu de frais. Et puis je ne peux pas rendre cette histoire plus cohérente qu'elle ne l'est.
- A.: Ne vous emportez pas. Ce Marc-Antoine...
- M.: C'est l'oncle riche. Rentier, ou plutôt propriétaire de l'immeuble où se trouve justement

l'appartement de Marisol.

- A.: Je vois qu'on reste en famille.
- M.: Ça évite la multiplication des personnages: Marisol s'offre un oncle et un propriétaire en un seul comédien. Le budget de l'émission doit être assez serré.
- A.: Comme à l'université?
- M.: Non. Je suis sûr que le dix est bien administré.
- A.: On tire le profit maximum du plus petit investissement...
- M.: C'est évident. Mais d'où sortez-vous donc?
- A.: Que faites-vous de la culture?
- M.: A la télévision? Il n'y a que les membres du C.R.T.C. pour faire semblant d'y croire quelques jours chaque année lors du renouvellement des permis de diffusion.
- A.: Ça y est, vous parlez à nouveau de politique. Un intellectuel québécois cache toujours un politicologue amateur...
- M.: ... Qui le dispense de réfléchir. Vous me l'avez déjà dit.
- A.: Si nous revenions à Marisol. Ce serait moins ennuyeux.
- M.: Oui. Et moins prévisible.
- A.: Où en étions-nous? J'ai un peu perdu le fil avec votre éditorial.
- M.: A l'oncle Marc-Antoine.
- A.: Ah oui... Vous me disiez que Marisol tient de lui.
- M.: D'une certaine façon, c'est bien cela. Il est libre, célibataire...
- A.: ... Ou divorcé?
- M.: Ou veuf, ou défroqué si vous y tenez. Pour les besoins des épisodes que j'ai vus, c'est égal. Il

a un bel appartement, des prétentions à l'élégance et à la culture, il cite Corneille et La Fontaine...

- A.: C'est sans doute la mission éducatrice de la télévision...
- M.: Il a une maîtresse africaine...
- A.: C'est encore plus exotique qu'un comte espagnol. Ce serait parfait si cette maîtresse séduisait le comte.
- M.: Vous avez trop d'imagination et vous n'avez jamais regardé cette émission. Cela me paraît peu probable: le comte est trop épris de Marisol pour se laisser distraire. D'ailleurs tout est maintenant réglé: Marisol a fini par accepter de le recevoir le lundi qui a suivi la Saint-Valentin.
- A.: C'est finement trouvé.
- M.: Imaginez un peu: elle ouvre la porte, le comte est dans le couloir avec une boîte de chocolats en forme de cœur...
- A.: Elle lui tombe dans les bras pendant qu'on déroule le générique en surimpression.
- M.: On ne peut rien vous cacher.
- A.: Mais nous ne sommes qu'en février. Ça ne pourra pas durer jusqu'à l'été de cette façon.
- M.: Ne vous en faites pas. Il y aura des péripéties.
- A.: Je vous le disais: la maîtresse de l'oncle Marc-Antoine...
- M.: Mais non. Je crois que cela viendra du bijoutier.
- A.: Qui est-ce? Vous ne m'en avez encore rien dit.
- M.: C'est qu'il restait très secondaire dans les épisodes que j'ai regardés. Mais je crois qu'il sera bientôt promu. Il semble tenir le rôle du

vilain: grassouillet, pas très beau, vaguement louche, conspirateur. Et il court les femmes...

- A.: Tstt, tstt, que c'est vilain!
- M.: A vrai dire, il ne pense qu'à ça...
- A.: Hou! phallocrate!
- M.: Comme il vient de louer un appartement dans l'immeuble qu'habite Marisol...
- A.: Il va lui faire des propositions.
- M.: Elle va les repousser puisqu'elle vient de se réconcilier avec son grand amour de comte.
- A.: Ce bijoutier est peut être du genre tenace.
- M.: Cela ne suffira pas. Il faudra des complications, d'une façon ou d'une autre.
- A.: Il le faudra pour que l'intérêt se maintienne jusqu'à l'été.
- M.: Je ne crois pas que ce soit très difficile. Marisol et le comte sont réconciliés, c'est le grand amour. Mais le comte ne pourra pas rester indéfiniment à Montréal, il devra rentrer à Barcelone au moins temporairement pour s'occuper de ses affaires.
- A.: Quelles affaires?
- M.: Des affaires, les siennes, celles de sa famille, Dieu sait quoi. Le prétexte de son voyage à Montréal, c'était de faire des affaires «dans l'Ouest». Il a peut-être étudié à la Harvard Business School.
- A.: Pourquoi pas? Mais quel rapport?
- M.: Je vous expliquais qu'il devra retourner à Barcelone et que Marisol restera seule.
- A.: Pourquoi ne l'accompagnerait-elle pas?
- M.: Elle doit travailler à Montréal, s'occuper de son fils... Et puis vous ne vous rendez pas compte, le budget de l'émission paraît déjà

- assez serré: il faudrait de nouveaux décors, d'autres comédiens.
- A.: Donc Marisol restera seule à Montréal durant quelques épisodes.
- M.: Oui, vraisemblablement, comme une proie pour le vilain bijoutier qui tentera de la séduire.
- A.: Elle acceptera peut-être une invitation pour se distraire...
- M.: C'est peu probable. Vous ne semblez pas comprendre à quel point elle ne pense qu'à son comte. Et puis elle regardera la télévision pour «se distraire», comme vous dites.
- A.: Vous savez bien qu'on ne regarde jamais la télévision dans un feuilleton télévisé.
- M.: Un quoi?
- A.: Un feuilleton télévisé, un téléroman, quoi!
- M.: Vous vous trahissez: vous pointez sans doute chaque semaine dans *l'Express* les émissions que vous verrez peut-être dans dix-huit mois sur TVFQ.
- A.: Ne vous occupez pas de cela. Nous avons laissé Marisol seule à Montréal et un bijoutier louche tournait autour d'elle.
- M.: Oui. Il se passera quelque chose, je ne sais pas quoi. Ce sera peut-être seulement un malentendu...
- A.: Et le comte sera jaloux, sombrement jaloux, comme un Espagnol. Il rompra avec Marisol dans un mouvement de noble douleur.
- M.: Et ils se réconcilieront à nouveau au terme de quelques émissions pathétiques, disons vers la fin du mois de mai.
- A.: A moins que tout ne finisse dramatiquement,

par une rupture définitive et un inconsolable chagrin.

- M.: J'en doute. Je parierais que l'amour vaincra au terme de la programmation régulière, juste avant les nouvelles émissions d'été.
- A.: Tant qu'à y être, Marisol se mariera en blanc, à l'église, au mois de juin!
- M.: Mais oui. Une mariée de juin serait aussi inattendue qu'une réconciliation au-dessus d'une boîte de chocolats en forme de cœur à la Saint-Valentin.
- A.: Vous pariez?
- M.: Quoi?
- A.: Que Marisol va retrouver son comte à temps pour l'été.
- M.: Et qu'ils vont se marier? Si vous croyez que je vais continuer à écouter ce téléroman pour savoir qui de nous aura gagné!
- A.: Comment? Je vous croyais passionné.
- M.: Vous me prenez pour un débile?
- A.: Mais pourquoi l'avez-vous écouté si régulièrement ces dernières semaines?
- M.: C'est pour le numéro de printemps de *Liberté* sur les dix émissions les plus populaires à la télévision de langue française. Je dois écrire l'article sur *Marisol*.
- A.: C'est par choix?
- M.: Non: les hasards de l'ordre alphabétique.
- A.: Un numéro de *Liberté* sur la télévision populaire: je vois que les intellectuels se penchent sur le peuple...
- M.: Vous caricaturez grossièrement: nous cherchons à comprendre la société qui est la nôtre. Si le quart de la population de langue française

écoute un téléroman chaque semaine, c'est sûrement significatif.

— A.: De quoi, au juste?

— M.: Je n'en sais trop rien.

— A.: Il faudra donc que je lise votre article.

— M.: Je crois que je ne l'écrirai pas.

— A.: Pourquoi donc?

— M.: Je ne comprends rien à la télévision.

— A.: Voyons, vous exagérez!

— M.: Mais non puisque je vous le dis. Ce n'est pas pour rien que je n'ai qu'un vieil appareil en noir et blanc.

— A.: Vous me l'avez déjà dit. Vous tenez vraiment à ce que ça se sache. Snob, va!

— M.: Démagogue vous-même!

— A.: ...

— M.: ...

— A.: Nous n'allons pas nous quereller pour une émission moche.

— M.: Vous avez raison. La télévision, ce n'est jamais qu'une mauvaise lampe qui abîme la vue...

— A.: Et qui fait du bruit.